

<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
Riccardo Giacconi avec Denise Lallich, <i>L'univers est infini dans le temps et dans l'espace</i> , 2011 encre sur papier, 31 cm × 22 cm, cadre	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>

Incipit du livre d’astronomie du révolutionnaire français Louis Auguste Blanqui, *L'éternité par les astres* (1872) manuscrit en 2011 par Denise Lallich, une résistante française de la Seconde Guerre mondiale.

Fouad Bouchoucha, <i>Tautologie</i> , 2010 disque en verre clair 2 mm, Ø 250 mm gravure 822 Hz sillon fermé courtesy de l’artiste et Galerie Éric Dupont	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
--	---------------	---------------	---------------	---------------	---------------

Ce disque en verre, gravé de sa propre fréquence de résonance en sillons fermés, matérialise le phénomène insoluble d’une boucle temporelle. L’objet suppose ici la traduction sensible de ses propriétés mêmes: une lecture en circuit fermé. Comme une injonction contradictoire à l’écoute de l’objet lui-même, le disque contient une fréquence pure et continue, illisible en soi, sans issue, sauf au risque d’une vibration qui en empêcherait l’écoute et ferait tomber l’objet dans la plage silencieuse de sa surface lisse.

Özlem Sulak, <i>Verborgene Bücher</i> , 2010 vidéo, double projection, muet, 4’30	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
---	---------------	---------------	---------------	---------------	---------------

*Verborgene Bücher* signifie en allemand couvrir des livres et c’est effectivement ce qu’il se passe à l’image, deux fois : dans chacune des deux vidéos, quelqu’un couvre un livre avec soin. Mais littéralement, le terme *Verborgene* indique qu’il ne s’agit pas seulement là de couvrir un livre pour le protéger, mais exprime aussi l’idée de le cacher, de le rendre invisible. Dans l’une des vidéos, l’homme qui couvre un livre avec un papier opaque le fait avec une certaine aisance: il s’agit effectivement d’un « professionnel » qui a vécu en Allemagne de l’Est et a consacré sa vie à couvrir des livres interdits, venus de l’Ouest: livres devenus précieux, couverts aussi bien pour être protégés que pour être cachés. Le livre que l’homme recouvre est *Timm Thaler – Das verkaufte Lachen* écrit en 1962 par l’écrivain allemand James Krüss (connu en anglais sous le titre : *The Legend of Tim Tyler: The Boy Who Lost His Laugh*): une fable à teneur capitaliste et religieuse pour enfant, un livre imprimé à l’Ouest et censuré à l’Est. La femme couvre un autre livre, un classique de la littérature enfantine, qui eu son heure de gloire en Allemagne de l’Est également, avec un papier transparent cette fois : *Le magicien d’Oz*. À nouveau, il s’agit pour elle de le protéger de ses manipulations. Ces deux images muettes, suivent les chorégraphies de mains qui tournent autour d’un objet pour le protéger. L’une est agile, celle de l’homme dont ne sont visibles que les mains, l’autre, celle de la femme, toute aussi soigneuse, est plus hésitante. Ces deux plans séquences témoignent également de deux approches bien différentes du fait de prendre soin : l’une pour protéger l’objet de la manipulation, l’autre protéger l’objet mais aussi de la vue des autres. En écho à la collection des livres censurés en Turquie avec 80,25 kg, ces vidéos montrent d’autres formes de liens d’affection à des livres maintenus dans le secret, une autre forme de résistance à leur usure et à leur censure.

Jacques Lœuille et Emmanuel Van der Auwera, <i>.45 MAGNUM</i> , Septembre 2011 vidéo, 5'	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
--	---------------	---------------	---------------	---------------	---------------

Trévor est un brigand parvenu. Il aurait séquestré un petit-bourgeois et braqué quelques innocents. Pour des méfaits mineurs (vols de cyclomoteur, GPS, etc.), il a fait quelques séjours en prison et s'est enfui d'un pénitencier de Charleroi en Brabant Wallon. Il vit maintenant à l'étranger. Lorsqu'il m'a proposé de l'interviewer je lui ai dit: « De quoi allons-nous donc parler ? ». « Hé bien de mon commentaire du Léviathan de Hobbes et de ma collection d'armes de poing ! » m'a-t-il répondu dare-dare... J'ai donc pris le volant vers son repaire à Bâle.

## Introduction

Le titre de l’exposition s’annonce comme une réponse au poème de D. H. Lawrence, *Snake* (1923). Le poème est construit à la manière d’une fable animalière, assortie des comportements caractéristiques des personnages, du renversement de leurs positions respectives et d’une morale finale. Mais dans ce poème justement, la morale n’est pas sauve et c’est sur un air de dégoût sur la condition humaine du poète qu’il s’achève. L’histoire est celle-ci : l’homme, en allant chercher de l’eau, tombe sur un serpent dans le bassin. Il l’observe et résiste un moment à l’appel des « voix » — celles de son éducation, de sa morale, de sa position d’homme dominant — qui lui intiment de tuer l’animal. Au moment où le serpent se glisse dans un trou du mur, l’homme, dans un geste spontané et hasardeux, tente quelque chose contre l’animal, qu’il ne tue pas. Il regrette aussitôt sa faiblesse et confesse pour finir qu’il a « quelque chose à expier : une mesquinerie. » Blessé et lucide face à son incapacité à s’extraire de sa condition et à s’émanciper de sa « maudite éducation humaine », dans un sentiment d’abnégation naissant, le poète fait de l’animal un roi, rendant ainsi sa chute encore plus grande. Le poète n’est plus alors un héro déchu, ni même un homme libre, c’est un homme qui vénère celui qui l’a initié à sa propre bassesse.

Partant de ce ratage, de cette forme d’aveu d’impuissance comme une condition commune au poète et aux artistes de l’exposition, *To Hug a Snake* propose un autre comportement : il consiste à vouloir étreindre le serpent, à tenter de le prendre de tout son long dans un geste aveugle et spontané. Plutôt que de lutter contre sa propre condition de héro déchu ou contre l’altérité radicale de l’animal, le projet énoncé ici est de tenter de le serrer dans ses bras dans un geste vain mais qui exprime un élan. Vouloir étreindre un serpent peut être compris ici comme une méthodologie de travail pour cette génération d’artistes : une recherche animée par le désir de saisir un objet inaccessible, un projet voué à l’échec, mais qui est tenté malgré tout. Ce titre, qui énonce la volonté de prendre à bras le corps ce qui demeure insaisissable, arrive alors comme un remède à l’impossibilité d’agir face à l’inconnu : la promesse que laisse ouverte toute tentative.

Émilie Renard	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>

## To Hug a Snake

Avec: Katinka Bock Fouad Bouchoucha Amélie Derlon Cordina Latifa Echakhch Riccardo Giacconi Jacques Lœuille Dania Reymond Gaëtan Robillard Özlem Sulak	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
artistes issus du programme Post-diplôme de l'ENSBA Lyon.	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>

Exposition coordonnée par: Émilie Renard	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
En Résonance avec la Biennale de Lyon 2011	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>

Exposition du samedi 10 septembre au samedi 15 octobre 2011	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
---	---------------	---------------	---------------	---------------	---------------

Entrée libre du mercredi au samedi de 13h à 19h	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
Réfectoire des Nonnes, École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon, Les Subsistances, 8bis quai Saint-Vincent, 69001 Lyon infos@ensba-lyon.fr www.ensba-lyon.fr tél: 04 72 00 11 71	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
Vernissage: Vendredi 9 septembre 2011 à partir de 18h30	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>

Ouvertures exceptionnelles: Journées professionnelles de la Biennale les 12, 13 et 14 septembre 2011 Journées Européennes du patrimoine les 17 et 18 septembre 2011 Nocturnes lors des spectacles des Nouvelles Subsistances	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
--	---------------	---------------	---------------	---------------	---------------

Avec la collaboration du Centre d’Histoire de la Résistance et de la Déportation de Lyon et le partenariat de la société Piano Baruth

## Présentation des œuvres

Latifa Echakhch, <i>Globus M</i> , 2007 mappemonde froissée, vernis, circonférence: 66 cm courtesy de l’artiste et Kamel Mennour, Paris	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
---	---------------	---------------	---------------	---------------	---------------

Au sol, une boule de papier froissé. Il s’agit d’une mappemonde politique des plus courantes : une de ces images colorées du monde partagé en États, avec beaucoup de bleu pour la mer et différentes couleurs — rose, vert, jaune, orange — pour distinguer clairement chaque territoire. De cette représentation plane du monde connu, Latifa Echakhch en fait, dans un geste simple et iconoclaste, la représentation d’un monde froissé, plié, celle d’un monde chaotique, jeté à terre. Le titre latin, *globus*, n’est pas exactement le *mundus*, comme la globalisation n’est pas exactement la mondialisation, car bien qu’elles décrivent un même phénomène d’unification du temps et de l’espace à l’échelle planétaire, la première désigne des liens d’interdépendances géopolitiques quand la seconde se réfère à un système éthique de responsabilité partagée par « l’humanité », au-delà des intérêts des nations. Avec *Globus*, il s’agit de renverser cette totalité achevée pour recomposer un monde partiel abritant des zones d’ombres, des territoires reculés, des parts d’inconnu. Froisser l’image du monde, c’est en recréer un modèle partiel et asymétrique, tout en plis et replis, c’est aménager des proximités aléatoires et c’est aussi contester la vision d’un monde entièrement connu, celle d’une image déjà vue.

Özlem Sulak, <i>80,25 kg</i> , 2011 380 livres, étagère	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
---	---------------	---------------	---------------	---------------	---------------

À ce jour, Özlem Sulak a récolté 380 livres qui ont été interdits, ou supposés l’avoir été, suite au coup d’État du 12 septembre 1980 par l’Armée turque, qui a instauré un régime militaire jusqu’en 1983. Dans cette période, l’état a détruit 30 tonnes de livres. Le titre de la pièce, *80,25 kg*, donne le poids exact des 380 livres réunis ici. Ce poids, destiné à grandir au fur et à mesure que la collection s’augmente, permet de prendre la mesure concrète, bien que partielle, de ce qui a pu échapper jusqu’à aujourd’hui à cette censure à grande échelle. Cette liste des livres censurés est incomplète puisqu’il est encore impossible d’obtenir aucun document officiel concernant la liste des livres bannis. Établie au grés d’une recherche informelle sur la base de témoignages, cette collection de livres mêle sans doute des livres réellement censurés par l’armée au pouvoir et ceux supposés l’avoir été, selon les interprétations des uns et des autres. C’est pourquoi, cette collection témoigne non seulement des restes épars d’une censure aux critères obscures et arbitraires, mais également de l’intégration intime de ces critères supposés, anticipés, comme autant de formes d’autocensure. Beaucoup de ces livres ayant échappé à la destruction ont voyagé avec ceux qui ont pu s’exiler, d’autres encore ont été soigneusement cachés sous des couvertures opaques pour protéger leurs lecteurs de toute éventuelle condamnation. Cette collection approximative et inachevée, témoigne de la partialité d’une histoire encore méconnue.

Riccardo Giacconi, <i>In thin air (Centre d’Histoire de la Résistance et de la Déportation)</i> , 2011 installation sonore en boucle	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>	<span></span>
--	---------------	---------------	---------------	---------------	---------------

L’installation sonore est composée de l’enregistrement du bruit de fond de l’espace d’exposition vide du Centre d’Histoire de la Résistance et de la Déportation à Lyon. Témoin d’un pan douloureux de l’histoire de la Seconde Guerre mondiale, le bâtiment abritait le quartier général de la Gestapo dirigé par Klaus Barbie. Il est aussi celui d’une conversion politique radicale puisqu’il est dédié aujourd’hui à la mémoire de ses victimes. Sur la base d’un enregistrement de faible intensité, le son diffusé dans l’exposition varie suivant une onde sinusoïdale d’une très grande amplitude. Il évolue lentement entre un bruit quasiment imperceptible, à un son saturé, envahissant l’espace autour. Ces périodes relativement lentes de croissance et de décroissance du volume permettent à l’oreille de s’habituer à un certain niveau sonore, pour ensuite le reconsidérer une fois celui-ci radicalement transformé. Ce phénomène d’acclimatation à des variations de volume extrêmes semble faire un écho à un autre, à l’échelle de l’histoire, marqué par des conversions politiques aux évolutions à peine perceptibles. Une fois délocalisé et amplifié, ce souffle, d’abord discret bruit de fond ne suscitant aucune attention particulière, peut aussi bien devenir envahissant et rap-peler quelque chose du théâtre des opérations.

Katinka Bock, *Kalender (klein)*, 2011 8  
13 cubes en céramique émaillée, 12 × 12 × 12 cm chaque  
courtesy de l'artiste et Galerie Jocelyn Wolff

*Kalender* réunit une dizaine de cubes bleus placés côte à côte, le long d'un mur. Selon la consigne de l'artiste, chaque jour de l'exposition, le premier cube est placé à la fin de la rangée et ainsi de suite. La ligne se déplace ainsi quotidiennement d'un cube le long des murs de l'exposition, prenant alors très concrètement la mesure du temps. De fabrication artisanale, les cubes ont à la fois une géométrie répétitive et une facture approximative qui les différencient les uns des autres. À l'image des éléments qui la composent, approximativement identiques ou précisément différents, la ligne opère une exploration à la fois serpentine et méthodique de l'espace, faisant se rejoindre dans son itinérance, l'espace et le temps de l'exposition.

Dania Reymond, *Vue imaginaire de la grande galerie du Louvre en ruines d'après le tableau de Hubert Robert*, 2011 9  
vidéo, 6'

Un long travelling avant parcourt la grande galerie du Louvre en ruines. Cette vidéo est une reconstitution en image de synthèse de la grande galerie du Louvre en ruines telle que l'avait peinte Hubert Robert en 1796. La temporalité de cette image virtuelle se trouve alors à la croisée de la peinture d'histoire et du cinéma d'anticipation, de la mémoire et de la reconstitution, de la volonté de tout voir et de la perte du lieu même de l'inscription physique des images.

Jacques Lœuille, *An optimist in Andalusia*, sept. 2011 10  
vidéo, 25'  
(Le montage de ce film est une maquette de travail non définitive)

L. se prépare à affronter un cataclysme solaire qui détruira le monde tel que nous le connaissons. Pour cela, il emménage dans une maison troglodyte à flanc de montagne à l'abri des tremblements de terre, des tsunamis et le plus loin possible des réacteurs nucléaires qui entreraient tous en fusion lors de l'événement. L. compte aussi préserver les savoirs de l'humanité et est l'architecte d'un bâtiment composé de sphères qui abritera une bibliothèque en langue anglaise. Les plus grands éditeurs du monde ont déjà envoyé un exemplaire de tous leurs tirages, protégé de l'air et des radiations dans une enveloppe d'aluminium. L'humanité renaissante pourra s'en inspirer. Mais survivre pose la question de « comment survivre ? » Ainsi tous les choix anodins du quotidien ont des conséquences à l'échelle universelle, pour la postérité.

Gaëtan Robillard, *Une Mélodie (Shannon)*, 2011 11  
film - 11', piano, étude mélodique avec Ivan Ilić  
Séance publique le 10 septembre, entre 13h et 19h.

*Mélodie* est la troisième étape d'une série de performances pour un pianiste intitulée *Concert d'une image*, variations autour des distances et proximités entre l'image et le musical, entre le direct et le différé. Cette fois, Gaëtan Robillard a élaboré un scénario: retracer le parcours d'un piano à partir de sa ville d'origine à Shannon en Irlande, jusqu'aux lieux de sa réapparition à Lyon. Ce parcours suit deux hypothèses, celle d'abord que l'instrument — son design standardisé — serait le témoin muet d'une transition d'époques, celle ensuite, que les mélodies qui s'y jouent dessineraient des lignes de passages sinueuses entre les dimensions sociales, historiques et géographiques de l'objet jusqu'à l'ici et le maintenant de l'exposition. Le piano droit de la marque Rippen/Lindner est produit en série près de Limerick, dans une zone franche à proximité de l'aéroport de Shannon. Ultra léger et destiné à l'exportation par voie aérienne, ce modèle d'étude devait contribuer à la relance de l'économie locale dans les années 1960. Un film trace en trois mouvements les parcours croisés de l'instrument, là où il semble figé dans un passé récent, et des courtes mélodies, exercices simples d'un accordeur, comme autant d'interludes qui viennent suspendre le récit par des passages au noir. À travers la rétrospective de ce piano d'étude, et cherchant dans les circulations du temps musical, le pianiste Ivan Ilić vient pratiquer l'adaptation du *Clair de Lune* de Debussy, liant à ce voyage son propre processus d'interprétation.

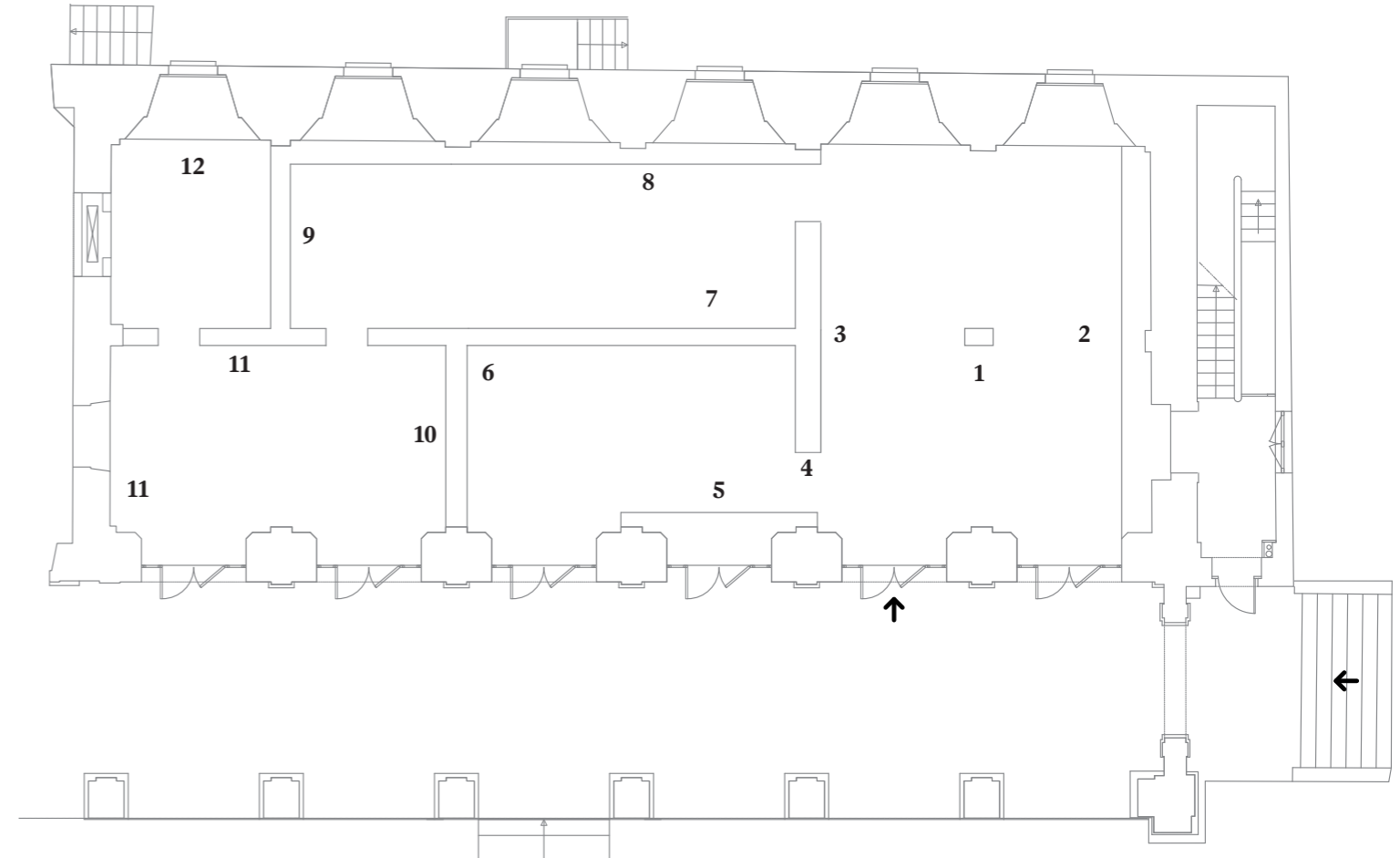
Amélie Derlon Cordina, *Mange tes morts*, 2011 12  
vidéo, 25'  
(Le montage de ce film est une maquette de travail non définitive)

Un lieu-décor, un chœur de femmes-magnolia, un jeune homme à l'allure de gabian et roi déchu. Marseille, nef d'une cour dont les reines sont devenues les sujets. Pareilles à des monarques, elles sont d'une nature insaisissable: personne n'ose lever le voile sur leur ascendance divine et leur présence manifeste leur incarnation. Leur mouvement tient de la volute, de la spirale, des héliotropes et s'étourdit de lui-même en fournissant au film sa matière et sa structure. Ici, isoler le récit dans une succession d'éléments serait infécond: la fabrique des images émane de la volonté d'un désordre décidé. Les acteurs — non professionnels — sont filmés dans leur environnement familier auquel vient s'ajouter une scénographie, des costumes, la mise en scène et autres accidents anticipés.

Riccardo Giacconi, *L'éternité par les astres*, 2011  
vidéo, 12', présentée au Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation jusqu'au 18 septembre.

Deux résistants français de la Seconde Guerre mondiale lisent des extraits du livre d'astronomie du révolutionnaire français Louis Auguste Blanqui, *L'éternité par les astres* (1872). Blanqui écrit ce livre alors qu'il est en prison pour ses activités révolutionnaires tandis que les deux résistants sont eux aussi, à distance de l'époque de leurs engagements. Cette relation entre deux figures porteuses d'une certaine lutte politique pose alors ces questions: qu'est-ce qui survit de la pensée politique de Blanqui dans son traité d'astronomie? Qu'est-ce qui s'exprime de la pensée d'un révolutionnaire sur les astres? Qu'est-ce qui persiste du passé d'un résistant dans cette lecture?... tandis que la caméra, presque hors champs de leurs voix, à l'écart de ces hypothétiques croisements, brosse le décor à la recherche de discrètes constellations dans la maison des lecteurs. La bande sonore de la vidéo est composée du bruit de fond de l'espace d'exposition vide du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation à Lyon, là où est projetée la vidéo, jusqu'à sa fermeture pour rénovation. Tandis que le son de la vidéo résonne encore différemment dans l'espace d'exposition (avec *In thin air*), le film lui, est doublé directement par le bruit de fond du musée dans lequel il est projeté. La dernière image du film est celle où l'on voit la résistante Denise Lallich écrire avec sa plume les premiers mots du livre de Blanqui avec lesquels elle avait commencé sa lecture. Ce film tisse des liens invisibles entre les deux autres pièces présentes dans l'exposition: le son avec *In thin air* et l'image avec le texte écrit à la main: L'univers est infini dans le temps et dans l'espace.

## Plan de l'exposition



- 1 Latifa Echakhch, *Globus M*, 2007
- 2 Özlem Sulak, *80,25 kg*, 2011
- 3 Riccardo Giacconi, *In thin air (Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation)*, 2011
- 4 Riccardo Giacconi avec Denise Lallich, *L'univers est infini dans le temps et dans l'espace*, 2011
- 5 Fouad Bouchouha, *Tautologie*, 2010
- 6 Özlem Sulak, *Verborgene Bücher*, 2010

- 7 Jacques Lœuille et Emmanuel Van der Auwera, *.45 MAGNUM*, 2011
- 8 Katinka Bock, *Kalender (klein)*, 2011
- 9 Dania Reymond, *Vue imaginaire de la grande galerie du Louvre en ruines d'après le tableau de Hubert Robert*, 2011
- 10 Jacques Lœuille, *An optimist in Andalusia*, 2011
- 11 Gaëtan Robillard, *Une Mélodie (Shannon)*, 2011
- 12 Amélie Derlon Cordina, *Mange tes morts*, 2011